



Extrait du micropolitiques des groupes

<http://micropolitiques.collectifs.net/Problemer>

Problémer

- entrées -

Date de mise en ligne : mercredi 7 novembre 2007

micropolitiques des groupes

Problémer, c'est quoi ? Une espèce de fabrication de matériaux que l'on réalise dans les méandres de la pensée : entre les mots et les choses, entre les univers multiples des expériences et les manières dont on se les raconte, entre nos vies et les blessures qui s'impriment dans nos corps, entre tous ces signes qui peuplent nos sensibilités et le sens qui fractionne nos univers établis...

« Camarades, accordons-nous sur le problème ! » : voilà une proposition ambitieuse qui, à tout le moins, devrait avoir pour effet « [...] d'ouvrir un horizon de sens, une nouvelle allure dans le questionnement, ouvrant une perspective inhabituelle sur le familier ou conférant de l'intérêt à des données jusque-là réputées insignifiantes » [1].

Cette façon d'envisager de « problémer » se différencie d'une pensée qui attache au mot « problème » une valeur négative. Elle se distingue des usages de ce mot tels que celui qui est marqué au fer de la conflictualité (« Eh, gars, c'est quoi ton problème ? ») ou bien apparenté à la perte stressante d'un trousseau de clés, ou bien encore pris dans un sens plus indifférencié et plus banalisé, synonyme dans ce cas de « difficulté », « embrouille », « obstacle »...

Il s'agit également de distinguer « problémer » de « solutionner ». Certes, il existe entre ces termes une affinité mais leur nature est différente. L'un est affaire d'invention : on crée un problème, il n'existe pas tout fait. L'autre est plutôt affaire de découverte : il s'agit de chercher dans les possibles d'une situation les solutions aux problèmes posés. L'enjeu consiste à fabriquer les problèmes, à essayer de les poser, de les formuler au mieux et au plus loin de ce que l'on peut, de telle sorte que certaines solutions s'élimineront toutes seules et que d'autres solutions, bien qu'elles restent à découvrir, s'imposeront d'elles-mêmes. En d'autres termes, les solutions découvertes et finalement choisies seront à la hauteur de la manière dont on aura posé le problème.

Mais n'allons pas trop vite. Tentons dans un premier temps de donner chair à cette notion de « problémation ». Pour la rendre palpable, nous suivrons tout d'abord le fil d'une situation d'un collectif actif dans le champ de la mobilité et qui, dans le cadre d'une évaluation, essaie de poser l'un ou l'autre problème. Comme nous le verrons, les membres de ce groupe tomberont rapidement sur une question qui les laissera un peu dubitatifs : « Mais quel est au juste l'objet de notre groupe ? » Interrogation qui peut paraître à la fois simple et surprenante (comment un groupe peut-il ignorer l'objet qui motive son existence et son activité de groupe ?), mais question qui se complique quelque peu quand chacun donne une définition différente de cet objet [2].

À la recherche de l'objet

En mai 2003, dans le cadre de leur évaluation, les cinq personnes les plus actives du Collectif sans Ticket entament une « mise au vert ». Pour lancer leur travail, elles choisissent une situation concrète à explorer : une recherche-action qu'elles avaient menée en 1999-2000 autour et au sein de la SNCB (Société Nationale des Chemins de Fer de Belgique). Elles abordent ce point par un retour sur les textes et autres procès verbaux de réunion de l'époque. Une lecture à voix haute a lieu, entrecoupée d'éclats de rire et de commentaires : « J'ai l'impression qu'à ce moment là, on a un objet clair de travail » et « je délire peut-être, mais l'objet de notre collectif a toujours été relativement ambigu » [3].

La lecture se poursuit, rythmée par des interventions autour de « l'objet » du collectif : « Notre objet de travail, c'était la création d'assemblées communes aux travailleurs et aux usagers. » « Pour moi, pas vraiment : les assemblées constituaient un critère, pas un objet. » « La finalité, dit un autre, c'était plutôt la coopération sociale. » « C'est ambigu, c'est ambigu ! » rajoute un quatrième. Peu après, l'un des cinq précise à nouveau sa position : « En 1999, si on regarde bien, notre objet est la question de la coopération sociale et absolument pas la SNCB. La SNCB et le champ des transports, c'est le lieu où se travaille cet objet. Oui, moi, c'est comme cela que je l'ai compris. C'était un prétexte. »

Restons-en là pour cette première séance de travail et retrouvons notre groupe trois semaines plus tard. Le point de départ de cette nouvelle réunion repose sur un texte de synthèse des différents axes d'interrogations dégagés lors de la rencontre précédente. Le premier axe concerne à nouveau cette question de l'objet du collectif. Il est formulé comme une tension entre les termes suivants : « Expérimentation/transport : quel était l'objet de notre groupe ? Au départ, n'est-ce pas d'abord de l'expérimentation politique que nous avons voulu effectuer, et ce dans un champ quelconque ? Et n'avons-nous pas été, au fur et à mesure des effets produits dans le champ, supplantés par le champ lui-même ? Autrement dit, le champ des transports, comme moyen et espace de réalisation de notre volonté d'expérimentation, est devenu notre objet principal, dans lequel il nous fallait peser, de manière effective et efficace, peu importe finalement la manière, expérimentale ou non. »

Cette manière de poser le problème va engendrer une série de discussions. Un clivage va s'opérer dans le groupe entre ceux qui seraient (ou auraient été) en faveur de l'« expérimentation » et ceux qui seraient (ou auraient été) plutôt en faveur du « transport ». Le premier pôle en arrive alors à avancer que « ceux qui sont transport » n'expérimentent (plus) rien du tout. Cela se traduit par la question : « Expliquez-nous comment vous expérimentez (encore) ? ». Ceux-ci répliquent qu'ils ne sont pas plus supplantés par le champ que les autres et qu'il serait intéressant de voir en quoi ceux qui disent expérimenter le font (encore).

On sent poindre un abîme : aux effets qu'elle produit, la manière de poser le problème semble largement scabreuse. Chacun en arrive presque à devoir se justifier : est-ce que oui ou non ce que tu fais a quelque chose à voir avec de l'expérimentation ? Et donc, qui expérimente encore vraiment ? Avec, en plus, cet implicite qui rôde autour du « pôle transport » : ceux qui s'en réclament auraient petit à petit confondu la fin avec les moyens.

Un mois plus tard, lors d'une nouvelle « mise au vert », la manière de penser et de nommer le problème va se déplacer radicalement : de l'articulation « expérimentation/transport », on passe à une formulation qui questionne l'histoire à partir d'une tension entre les termes « pratiques collectives/champ investi ». Ce déplacement n'est pas sans effet, il débouche sur un moment de silence, un vide. Ce qui se joue dans ce déplacement peut s'énoncer de la manière suivante : quand la tension s'énonce entre « expérimentation » et « transport », on part d'un point de vue exprimé par un sujet stable, une entité homogène qui existe pour se centrer sur un objet qui lui est extérieur en quelque sorte (en l'occurrence, « l'expérimentation » ou « les transports »). Ce que vient questionner le déplacement, la nouvelle formulation de la tension, c'est justement le sujet même en tant que c'est lui qui devient objet/sujet problématique à explorer. À partir de là, une hypothèse se fait jour : « Si notre objet est de développer une pratique collective dans laquelle chacun se retrouve et si, à un moment donné, le groupe n'est plus l'espace constituant qui nous donne une puissance d'action, cela ne signifie-t-il pas l'arrêt d'un processus ? » Voilà vers quoi renvoie maintenant la nouvelle formulation du problème qui traverse le groupe [4].

De plus, ce changement dans la problématique et dans les débats qu'elle ouvre amène le groupe à prendre un angle de vue jusqu'à présent délaissé : quels sont les effets qu'ont enclenchés sur sa dynamique les réactions produites par les acteurs du champ en réponse aux interventions du groupe ? Saisir donc que le rapport « pratiques collectives/champ investi » n'est pas un rapport à sens unique, mais bien une relation écologique qui met en jeu une entité dans son rapport à son milieu.

Pour le dire plus prosaïquement, ce décentrage ou le passage à un autre point de vue a ouvert la question du « qu'est-ce que l'on fout encore ensemble ? » Somme toute, une bête interrogation mais il a fallu pas mal de détours au groupe pour l'aborder et la vivre corporellement.

Laissons de côté cet exemple - nous y reviendrons sporadiquement, - pour nous centrer sur une série de repères conceptuels qui peuvent apporter un début de prise à la construction collective d'un problème, à l'exercice de la « problémation ».

Repère 1 : Situation

On le voit : on s'introduit dans le mouvement de la « problémation » à partir d'une ligne, d'une localité, d'un espace-temps plus ou moins déterminé. On effectue en quelque sorte une coupe dans le chaos : on en extrait une tendance, un pli, que l'on nommera « situation ». Cette situation est concrète, dans le sens où elle est palpable et qu'il nous est possible d'en définir les contours, certes toujours partiels et limités. Point de maîtrise donc, qui viserait à surdéterminer, à totaliser une situation, mais bien une prise partielle sur les phénomènes en cours. Car, là où l'on croit tenir quelque chose, ça nous échappe déjà par ailleurs. Cette position n'est pas un manque ou un défaut de savoir, mais gagne à être « affirmée et voulue comme telle » [5].

Qualifier une situation de « concrète » est une manière d'insister sur son caractère non universel. On ne pense pas les modes d'existence à partir de la complexité générale du chaos ou d'un universel abstrait censé expliquer toutes choses [6]. Enfin, toute situation entre en résonance avec une multiplicité d'autres situations. C'est ce qui rend difficile et intéressante l'exploration d'une situation parce que chacune d'entre elles renvoie directement ou indirectement à d'autres situations. Penser une situation requiert donc en même temps de se centrer sur celle-ci et de se laisser détourner vers d'autres. Mais ces détours trouvent leur intérêt à partir du moment où, d'une part, ils sont identifiés comme tels et, d'autre part, ils servent à éclairer ou à décaler la situation envisagée.

Dans l'exemple exposé ci-dessus, les participants à l'évaluation avaient nommé une situation de départ : « notre collectif est en crise ». Cet énoncé de la situation à traiter, s'il indiquait qu'un basculement était en train de s'opérer (d'où le terme « crise »), était encore trop général pour pouvoir permettre au groupe d'appréhender ce qui se tramait dans ses affaires. Il allait devoir effectuer une série de découpes en vue de nommer et de localiser un certain nombre de points susceptibles de lui offrir des prises pour enclencher un début de mouvement de la pensée. Par exemple : « Lors de telle réunion, nous avons pris telle décision. Quels types d'effets cela a-t-il produits ? » Ou encore : « Nous avons lancé tel projet en 1999, une recherche-action sur la SNCB. Si nous retracions cette histoire... »

Il n'y a pas à proprement parler de bonnes ou de mauvaises situations. Le seul critère en définitive, c'est qu'elles permettent d'ouvrir un processus, un mouvement qui vise à chercher les signes. Par contre, on sentira rapidement que telle situation choisie et traitée mène à une impasse. Point de formalisme : mettez-la de côté pour l'instant, quitte à y revenir plus tard et prenez-en une autre.

Repère 2 : s'impliquer-s'expliquer

Pour explorer une situation précise, nous disposons de deux types de relais. L'un renvoie à l'expérience concrète en jeu : de quelles façons s'est-on organisé ? quelles pratiques a-t-on effectuées ? quels discours a-t-on tenu ? à quelle histoire cela renvoie-t-il ? quels types de méthodes avons-nous utilisé ? qui les a mises en oeuvre et qui était concerné ?... L'autre type de relais nous renvoie aux différents champs de ressources analytiques et théoriques que nous pouvons parcourir et mobiliser : la sémiologie, la philosophie, l'esthétique, l'histoire, l'économie... ainsi que nos savoirs propres, souvent moins catégorisables et glanés tout au long de nos -expériences.

Deux mouvements complémentaires mais relativement distincts. Il s'agit dans un premier temps de s'impliquer, d'entrer dans la matière, de farfouiller dans cette expérience, la nôtre, et ensuite d'articuler et de désarticuler ses multiples composantes, en vue de se « dé-prendre », de se dés-axer, par rapport à la façon dont on appréhendait jusqu'alors la situation. S'impliquer donc dans ce bout d'expérience, à la recherche d'un signe, d'un ou plusieurs éléments qui excèdent notre manière habituelle de nous représenter ce que nous vivons. Par exemple, dans l'histoire racontée plus haut, un signe apparaît autour de cette difficulté à nommer l'objet du collectif entre ce qui est déjà connu (« Mais l'objet de notre collectif, c'est la coopération sociale ! ») et ce qui n'est pas encore pensable (« C'est ambigu, c'est ambigu ! »)

La rencontre avec ce signe peut nous envelopper, elle peut nous entraîner vers une tentative d'explication, une volonté de lui donner un début de sens. En cela, le second mouvement cherche à s'expliquer « ce mystère » qui fait irruption dans notre représentation. Le *ex* de *ex-plicare* désigne l'acte de « dérouler » et de « déployer » ce qui est impliqué, soit : ce qui est « plié dedans, entortillé, emmêlé ». C'est à la croisée de ces chemins que se fabrique le problème, dans l'entrelacement du signe et du sens, dans l'entrecroisement du mouvement d'implication, où un signe fait violence à la situation visitée, et de celui de l'explication, où l'on cherche à la déployer, à en sortir.

Mais rien n'est donné d'avance. On peut s'arrêter au milieu du chemin, pris par une fatigue ou tout simplement par la volonté de brusquer ou d'arrêter une pensée en devenir. Dans le cas évoqué tout à l'heure, on aurait pu imaginer que le groupe arrête son mouvement au moment où il pose le problème, où il tente d'énoncer une tension qui serait à l'oeuvre entre « expérimentation » et « transport ». Comme nous l'avons vu, cette manière de réfléchir va non seulement cliver le groupe mais également l'entraîner dans une logique d'argumentation sentant le mode « justificatoire ». Quelles auraient été les solutions face à ce faux problème ? Sans doute des réponses scabreuses, qui, on peut le parier, n'auraient pas tenu la route longtemps. Ou, pour le dire autrement : « On a toujours les solutions qu'on mérite d'après les problèmes que l'on pose. [7] »

Repère 3 : le point de vue

On prend une situation, on en décortique les éléments, on les plie, on les emmêle à la recherche d'un signe (« tiens, là il y a quelque chose ») qui nous pousse à aller plus loin, vers ce que l'on ne sait pas encore penser. On tente alors de capter ce signe, de le déployer, de le comprendre et de lui donner un début de sens. On pose les prémisses d'un problème.

On pourrait formuler cela autrement : problémer, cela se fabrique à partir d'un déplacement du « point de vue ».

L'usage que nous faisons ici de ce terme doit être distingué de celui, plus fréquent, que l'on retrouve dans le discours classique du type : « il faut entendre tous les points de vue autour de la table » et qui désigne des « opinions », lesquelles peuvent ou non se révéler équivalentes. Nous nous distançons aussi de cette autre acception qui désigne un sujet fixe, une forme préétablie commentant ou mettant en représentation un « point de vue » depuis sa fonction, son statut social, son histoire, sa position (l'endroit d'où il « regarde »). L'usage que nous faisons de « point de vue » renvoie à la rencontre avec une force qui contraint la pensée. Et cette rencontre avec un nouveau point de vue n'est pas attribuable à une identité formée du fait même que nous ne disposons pas de schémas tout prêts pour le reconnaître, d'une forme qui nous permettrait a priori de le poser comme « objet ». On dira qu'il y a « déplacement du point de vue » à partir du moment où celui qui opère ce déplacement est affecté, écartelé entre deux individuations, enveloppé par un signe qui brise l'ordre de la représentation établie des choses : « Tous, nous avons toujours fait et réfléchi comme cela... » Cette effraction lui ouvre un nouvel horizon de sens. Tant que l'on reste enfermé dans un point de vue (il peut être individuel, collectif ou de masse), on ne fait que ressasser ce qui est déjà là, connu, donné. On évalue en somme ce qui existe par ce qui est... là. Rien ne bouge, système parfait de la recognition, on pense en vase clos, sans effraction et sans dehors. Quitter cette logique, c'est devenir affecté et déporté par un dehors (rencontre d'un signe) qui violente la pensée, ouvre à la rencontre d'un autre point de vue et force ainsi une manière nouvelle de « poser le problème ».

L'exemple de tout à l'heure peut encore nous servir pour illustrer cette notion de « point de vue ». Dans un premier temps, le groupe est enfermé dans un point de vue qui regarde deux objets : « expérimentation/transport ». Ce point de vue se construit à partir d'un univers de représentations habituelles. Le groupe va en somme chercher une manière de penser son histoire, sa situation, dans ce qui est déjà là. En effet, pour ses membres, ces deux termes et leur signification sont des plus usuels. Aucune nouveauté dans le regard et dans la sensation, au sens de quelque chose qui surgirait et qui ébranlerait la manière de concevoir la situation. Le groupe se maintient dans un univers familier, confortable.

Mais il se rend compte qu'il est dans une impasse car le signe continue à insister en lui, il ne le laisse pas tranquille, il le pousse à chercher ailleurs.

Lors de la rencontre suivante, le point de vue se décale, un nouveau sens apparaît puis est formulé, fabriqué. Le signe, qui s'actualise autour de la question : « mais quel donc notre objet ? », est capté dorénavant à partir d'un tout autre « point de vue ». Il ne s'agit plus de questionner ces extérieurs relatifs que sont les objets flous du collectif (expérimentation, transport, coopération sociale, gratuité...), mais bien de questionner le groupe à partir de son propre point de vue de groupe : qui parle, qui (s')interroge et, dans un premier temps, que devient-il, celui qui parle et qui s'interroge ? Cela amène le groupe à questionner un « impensé » : son processus et son devenir collectifs. Se dissout ici le mouvement d'un sujet fixe, stable et cohérent, dont l'existence même va de soi, et qui cherche dans des objets déjà là (l'expérimentation ou le transport) le problème de sa « crise ». Celle-ci, et le problème qui en tente l'énoncé, ne se jouent plus dans une tension entre un objet d'une part et une identité qui se serait perdue d'autre part, mais ils se jouent au cœur même de la propre mutation du groupe : « Nous ne sommes plus ce que nous étions, nous devenons autres. »

Le nouveau point de vue complique donc quelque peu le problème : pris entre un passé qui n'est plus et un futur qui n'est pas encore là, comment le groupe pense-t-il et actualise-t-il ce qui lui arrive ?

Repère 4 : quels critères ?

Mais qu'est-ce qui nous permet d'apprécier comme correct le problème que l'on pose dans un groupe sur telle ou telle situation ? En soi, pas grand-chose, car problémer ne consiste pas à chercher la vérité de notre histoire ou à dévoiler quelque chose qui aurait agi à notre insu et qui soudain s'éclairerait. Il s'agit plutôt de créer, d'inventer ici et maintenant, les modalités possibles d'une articulation, d'un agencement entre des éléments de notre histoire qui étaient devenus empoisonnants et dont le ré-agencement peut constituer un « remède » pour le présent.

On peut se dire que problémer, cela commence, d'abord et simplement en se laissant guider par une intuition : « c'est par là qu'il faut chercher ! » Et en même temps, c'est sentir qu'une force nouvelle nous affecte, y compris corporellement, qu'un signe nous contraint à imaginer les choses sous un autre jour. Cela semble léger mais ce n'est pas rien : capter l'intuition de ce qui fait tension, sentir les déplacements qui s'opèrent en soi et dans le groupe, les épouser, les prolonger.

Nous disposons également d'une appréhension directe, par l'usage : on peut évaluer la pertinence de notre manière de problémer sur la base des effets que produisent d'une part la nomination même du problème (le langage) et d'autre part les solutions qui en découlent.

D'un côté donc, il s'agit d'estimer si le langage utilisé, les mots qui sont mobilisés en vue de nommer le problème produisent plus d'embrouilles que de joies. Autrement dit, quels types d'affects charrient ou produisent les mots que nous utilisons ? On l'a déjà noté dans l'exemple de tout à l'heure, la première manière dont les membres du collectif posent les termes du problème engendre un type d'interactions qui fleure méchamment le ressentiment. Au vu de cela, on n'ose imaginer non seulement les solutions qui auraient découlé de cette manière d'énoncer le problème mais aussi la façon dont celles-ci, dans la foulée, auraient amené les membres du groupe à se relier entre eux.

D'un autre côté, il nous faut renverser la perspective. La mise en place des solutions peut bousculer les rapports usuels en présence et ouvrir de nouvelles configurations. Un décalage se réalise, une distance s'opère vis-à-vis des habitudes, une nouvelle perception vient nous habiter, et elle a pour effet que l'on n'accepte plus ce que l'on avait accepté jusque-là et que dans le même geste, de nouvelles exigences s'emparent de nous.

Et la ritournelle reprend : de nouveaux projets sont lancés, de nouveaux signes vont heurter nos têtes et nos corps et une nouvelle insistance s'emparera de nous et nous poussera à trouver et à inventer des problèmes.

On le voit, nous n'en aurons jamais fini de tâtonner dans la recherche des problèmes liés à nos situations d'existence, de découvrir des solutions, de les expérimenter, de se laisser déplacer par les signes qui vont surgir sur des chemins nouveaux. Et, à moins d'être fatigués ou déçus par la vie, cela nous semble une manière de résister à l'uniformité régnante.

>> *Pour prolonger sur la relation entre problème et solution, lire [Décider](#), et sur ce que cherche à repérer le passage par des situations, lire [Événement](#) ; sur le rapport aux idées, voir [Théories \(effets des\)](#).*

[1] F. Zourabichvili « Le vocabulaire de Deleuze », éd. Ellipses, Paris, 2003, p. 67

[2] L'objet d'un groupe est la perspective quelque peu indéterminée qu'il se donne à atteindre. Dans un usage courant, on utilise également : les termes « sens » ou « finalité » d'un projet

[3] Les phrases reprises sont extraites des transcriptions des séances de réunions ou des comptes-rendus de ce groupe.

[4] Avant de formuler le problème de cette manière nous avons rencontrés à travers une situation appeler « la multiplication de nos champs d'intervention » un signe qui tourne autour de cette même question. Nous l'avions énoncé comme suit : « Plus on tente de préserver, de maintenir, de sauver sa pratique collective, plus elle tend à : s'individualiser (multiplication d'objets) ; se délier (perte du rapport entre les objets) ; se désaccorder (difficulté à s'accorder sur les objets à investir, communément ou au nom du groupe en tout cas) ; perdre sa capacité à intervenir sur le champ investi », in « Bruxelles, novembre 2003 ».

[5] F.Imbert, « Pour une Praxis pédagogique » ; éd. Matrice, Vigneux, 1985, p.7

[6] M. Benasayag, « Le Mythe de l'Individu », éd. « La Découverte », Paris, 1998

[7] F. Zourabichvili, « Deleuze et la philosophie de l'événement »,éd. PUF, Paris, 1994, p.53